

Psautne 137, psautne de l'élougnement Super flumina – Psautne du sang trente sept

Nous sommes là, au pays de Nod.
Nous avons été arrachés à nos terres –
haine, guerres, misères –
ils nous ont emportés
sur des chemins de mort –
je n'en peux plus des horizons !
dans des wagons obscurs –
je ne vois plus de ciel ! –
dans des bateaux gangrenés –
je n'aime plus la mer !
Comment leur pardonner,
Ils savaient ce qu'ils faisaient !

Nous sommes là,
dans des camps.
Ils nous jettent leurs bottes à la figure :
Chantez pour nous un chant de joie !
Chanter,
comme si nous étions aujourd'hui dans le paradis.

Nous avons accroché nos lyres
aux branches des arbres pleureurs comme nous,
bientôt nous y pendrons.
Humains, qui après nous vivez...
priez Dieu que tous nous veuille absoudre.
Entre les mains de qui nous en remettre ?
On nous a oubliés,
langues collées
pour se taire ainsi !

Nous n'avons dans la bouche
que des chants de marais
que des airs de vide.
Chanter pour soi
nous est impossible.
Chanter pour eux
nous est une abomination.

Ils en ont chanté d'autres
qu'ils chantent eux-mêmes !

Nous n'en pouvons plus.

Qui se souviendra de nous,
 du musicien aux mains écrasées, aux doigts coupés ?
 Le fils abandonné,
 ils l'ont achevé ;
 l'enfant, visage dans le sable,
 dépouille éperdue.

Quand tout sera tu,
 quand tout sera su,
 y aura-t-il encore
 assez
 de
 notes
 pour des refrains

sur les fleuves dans nos chaînes
 dans nos larmes
 souvenirs

Voilà donc une version pour notre temps de ce fameux psaume 137, suivant la numérotation hébraïque, ou 136 si l'on se réfère à la numérotation latine. En musique, il est connu sous son appellation latine – *Super flumina Babylonis* –, allemande – *An Wasserflüssen Babylon* –, ou anglaise – *By the river of Babylon*. De tous temps, il a inspiré les compositeurs. Il fait partie des psaumes les plus mis en musique. Il s'y prête si bien, ne serait-ce que par son thème qui dit la détresse de celles et ceux qui ne peuvent plus chanter ni jouer de la musique – ils ont remisé leurs instruments – parce qu'ils sont loin de chez eux, loin d'eux-mêmes, éloignés de toute source qui les inspirait, de ce qui les portait à écrire, à composer, à mettre en mots, à mettre en notes, afin que d'autres, après eux, puissent à leur tour reprendre ses airs et ses paroles, les faire leurs puisqu'ils ont été écrits pour cela, pour que la voix jamais ne s'éteignent, surtout celle des sans-voix. Psaume de l'éloignement. Psaume du déchantement... qui n'a jamais cessé d'être entonné.

Mélodie grégorienne au Moyen-Âge, de Palestrina, de Roland de Lassus, de Marc-Antoine Charpentier, de Martin-Richard Delalande, de Gabriel Fauré ; venant même s'insérer dans l'opéra Nabucco de Verdi, le célèbre chœur des esclaves hébreux à Babylone. Du côté protestant, il est mis en musique par un certain Wolfgang Dachstein, à Strasbourg, dès la première année du passage de la ville à la Réforme, en 1525. Il était organiste à l'église Saint-Thomas. C'est de sa composition que partiront des compositeurs ultérieurs et autrement plus célèbres, tels que Johann Pachelbel et Jean-Sébastien Bach. Il y a aussi Jan Pieterzoon Sweelinck. Tant d'autres jusqu'à aujourd'hui, dans toutes les musiques, y compris le rock, le reggae, toutes y ont puisé sans l'épuiser.

Du point de vue de la littérature, Paolo Coelho a écrit un livre dont le titre est une citation de ce psaume : *Sur le bord de la rivière Piedra, je me suis assis et j'ai pleuré*. J'ai trouvé également un très beau poème de Jean de la Croix, malheureusement sur un site internet

traditionaliste catholique, un site de l'anti-réforme. J'ai lu encore un poème de Gabriel Matzneff, dont je ne dirai rien pour ne pas entrer dans la polémique de savoir s'il convient ou non de distinguer l'œuvre de son créateur. En l'occurrence, non. À cause d'un vers qui ôte toute valeur au reste du texte et renvoie Matzneff à ce qu'il est : un pédophile qui prétend se masquer en philopède. Écœurant !

Personnellement, la relecture que je vous ai proposée est inspirée et fait référence à plusieurs événements des XXe et XXIe siècles. L'exil – puisqu'il s'agit d'un psaume de l'exil – à travers les déportations de populations par les nazis dans les camps de concentration ; l'exil dans les stades du Chili sous la dictature d'Augusto Pinochet ; l'exil des migrants et la crise de 2015 qui se poursuit encore aujourd'hui, et l'Europe qui ne sait plus quoi dire ou faire en face de la menace du président de la Turquie. J'aurais pu sélectionner d'autres tragédies à l'instar des goulags de l'ère soviétique, des camps de rééducation du communisme chinois, etc... Tant de personnes, groupes de personnes, déplacées de force ou par nécessités vitales – la guerre, la misère à cause de la guerre – qui se sont retrouvées ou se retrouvent encore dans des camps loin de leurs pays, de leurs lieux d'origine, leurs espaces de la vie ordinaire.

Le psaume 137 a été écrit pour évoquer l'exil des hébreux à Babylone après l'invasion de leur pays. Psaume de l'éloignement quand l'exil ou l'exode forcé devient une manière de gouverner. Psaume de l'éloignement, de la joie impossible, de la nostalgie et des larmes. Psaume qui dit les brimades et les moqueries des gardiens, les *garde-chiourmes* comme les décrit Henri Meschonnic dans sa traduction, demandant des chants du temps d'avant lorsque les hébreux vivaient en paix sur leur terre promise. Comment chanter dans de telles conditions ? Se taire, ranger ses instruments de musique, les accrocher aux branches des arbres, ou chanter encore et encore pour dépasser le malheur ? Psaume empli d'humanité et de déshumanité. C'est pourquoi j'y ai mêlé trois des sept paroles du Christ sur la croix. Il devient alors psaume du sang. D'où son titre : *Psaume du sang trente-sept*.

Toutefois, des exils, il en existe beaucoup d'autres formes.

Il y a de l'exil, lorsqu'un couple se sépare, que l'un des deux ou les deux quittent le nid de la vie jusque-là commune.

Il y a de l'exil lorsque l'on se rend compte que ce pourquoi l'on vit n'est pas raison de vivre, ne peut plus l'être, qu'il faut le délaissé de gré ou de force, en changer, si tant est qu'il faille une raison de vivre. La vie ne serait-elle pas sa propre raison du pourquoi ou du pour qui vivre ? C'est la grâce d'être sans pourquoi. Angelus Silesius, dans un de ses célèbres diptyques, ne disait-il pas déjà en son temps : *La rose est sans pourquoi, elle fleurit parce qu'elle fleurit*.

Il y a de l'exil lorsque l'on part à la pension ou lorsque l'on est obligé de cesser de travailler pour raison de santé ou autres – fin de la vie de travail rémunéré.

Il y a de l'exil lorsque l'on se retrouve au chômage.

Il y a de l'exil chaque fois que l'on est contraint de quitter sa vie jusque-là familière pour une vie à l'étranger de ses habitudes. Aujourd'hui, nous vivons une forme d'exil avec l'obligation qui est faite des fermetures de tant de lieux – dont les églises et les temples, les synagogues et les mosquées –, du changement dans notre quotidien tant collectif que personnel pour lutter contre la propagation du Covid 19. Ces mesures sont légitimes, elles sont nécessaires car en solidarité. Cependant, elles font de de chacune et de chacun des exilés chez elles/eux, des étrangers puisqu'obligés de vivre une situation jusque-là inconnue, donc étrange, loin, très loin de ce qu'elles et ils vivaient, de ce que nous vivions jusqu'à présent.

L'exil des hébreux à Babylone aurait pu signifier la disparition pure et simple du judaïsme puisqu'étaient perdus les trois piliers de sa foi : la terre promise donnée par Dieu, le Temple qui est le lieu de la présence de Dieu, le roi qui représente Dieu. Dieu avait abandonné son peuple, le peuple pouvait à son tour abandonner Dieu. Il ne l'a pas fait, bien au contraire. Il a puisé dans cette épreuve de quarante années (tellement plus long que quelques semaines) la force de la créativité : repenser ses fondements, se réinventer sans rien perdre du passé. Le relire et trouver de quoi le relier au présent et à l'avenir. C'est vrai qu'il y a des temps d'exil en chaque existence. Si chacun qui vit un dans ces temps est capable d'y survivre – parce que malheureusement la mort y rode comme un lion rugissant, cherchant qui dévorer ; suivant les paroles de l'office de complies – quel que soit ce temps d'exil et à condition de ne pas s'y noyer, il peut être un temps de refondation et de ressourcement, temps de se re-trouver et de se re-lever. Dans la Bible, dans le Nouveau Testament, cela s'appelle la Résurrection.

Que cette dynamique puisse être avec chacune, chacun, et que le monde en soit changé radicalement pour plus de beau, de bien et de bon.

Bruneau Jousseilin
Bruxelles-Musée
Le 15 mars 2020

Super flumina – Psaume du sang trente sept
(avec quelques références explicatives)

Nous sommes là, au pays de Nodⁱ.
 Nous avons été arrachés à nos terres –
 haine, guerres, misères –
 ils nous ont emportés
 sur des chemins de mort –
 je n'en peux plus des horizons !
 dans des wagons obscurs –
 je ne vois plus de ciel ! –
 dans des bateaux gangrénés –
 je n'aime plus la mer !ⁱⁱ
 Comment leur pardonner,
 Ils savaient ce qu'ils faisaient !ⁱⁱⁱ

Nous sommes là,
 dans des camps.
 Ils nous jettent leurs bottes à la figure^{iv} :
 Chantez pour nous un chant de joie !
 Chanter,
 comme si nous étions aujourd'hui dans le paradis^v.

Nous avons accroché nos lyres
 aux branches des arbres pleureurs comme nous,
 bientôt nous y pendrons.
 Humains, qui après nous vivez...
 priez Dieu que tous nous veuille absoudre^{vi}.
 Entre les mains de qui nous en remettre ?^{vii}
 On nous a oubliés,
 langues collées
 pour se taire ainsi !

Nous n'avons dans la bouche
 que des chants de marais^{viii}
 que des airs de vide^{ix}.
 Chanter pour soi
 nous est impossible.
 Chanter pour eux
 nous est une abomination.

 Ils en ont chanté d'autres
 qu'ils chantent eux-mêmes !^x

Nous n'en pouvons plus.

Qui se souviendra de nous,
 du musicien aux mains écrasées, aux doigts coupés ?^{xi}
 Le fils abandonné^{xii},

ils l'ont achevé ;
l'enfant, visage dans le sable^{xiii},
dépouille éperdue^{xiv}.

Quand tout sera tu,
quand tout sera su,
y aura-t-il encore
assez
de
notes
pour des refrains

sur les fleuves dans nos chaînes
dans nos larmes
souvenirs^{xv}

Bruneau Jousselein
15 mars 2020

ⁱ Genèse 4, 16 – le Pays de Nod est celui de l'exil de Caïn, en hébreu *Nod* signifie l'errance – le Pays de Nod / Het Land Nod est aussi un spectacle de FC Bergman

ⁱⁱ « Je n'aime plus la mer », film de Idriss Gabel sur les migrants

ⁱⁱⁱ Luc 23, 34

^{iv} Psaume 60, 10

^v Luc 23, 43

^{vi} François Villon, La ballade des pendus

^{vii} Luc 23, 46

^{viii} « Le chant des marais » est un chant composé dans les camps de concentrations ; paroles de Johann Esser et Wolfgang Langhoff, musique de Rudi Goguel

^{ix} Le tohu-bohu de la Genèse, l'informe et le vide, Gn 1, 2

^x Luc 23, 35

^{xi} Victor Jara, victime de la dictature de Pinochet, 1973

^{xii} Matthieu 27, 46

^{xiii} Aylan Kurdi, enfant syrien de 3 ans, mort noyé, dont la photo du corps retrouvé sur une plage a marqué la crise des migrants de 2015

^{xiv} Henryk Gorecki, Symphonie n°III, 3^e mouvement

^{xv} Psaume 137, traduction de Henri Meschonnic, in Gloires, éd. Desclée de Brouwer